

## CHAPITRE I

*On peut violer l'histoire,  
à condition de lui faire un enfant  
(Alexandre Dumas)*

Madeleine rinça le dernier torchon dans l'eau claire qui coulait de la fontaine au lavoir. Elle le tordit pour l'égoutter, le déploya et le fit claquer au vent, puis elle le plia en quatre avant de le coucher dans la grande corbeille d'osier où elle avait déjà empilé le restant de la lessive.

Elle redressa alors son dos courbatu et, s'appuyant aux montants de bois de sa caisse de lavandière, elle se leva et retira le tablier de grosse toile bleue qui la protégeait des éclaboussures; elle l'essora et le plaça comme un couvercle sur son panier de linge. Elle rangea soigneusement sa caisse sous l'auvent de tuile puis elle s'assit sur la margelle du lavoir et trempa ses pieds dans l'eau savonneuse, veinée de longues traînées bleuâtres.

La fontaine gargouillait sur son lit de cresson. Sur les branches du noisetier ombrant le lavoir, la brise faisait danser de minuscules clochettes vertes qui, à l'automne, deviendraient des noisettes goûteuses. Des panaches de fougères tapissaient le talus, des libellules voletaient au-dessus de l'eau. On se serait cru au paradis. Mais Madeleine était une femme pratique et elle savait que le paradis serait pour plus tard, quand elle aurait élevé ses mioches et qu'elle irait se reposer près du Bon Dieu. Pour l'heure, l'ouvrage l'attendait à la maison. Elle se leva, enfila ses sabots, souleva son panier qu'elle posa en équilibre sur sa tête et partit, son battoir à la main.

Le chemin sinuait rudement entre le lavoir, aménagé dans un évasement du ruisseau au fond du vallon, et la maison du maître qui se dressait sur la hauteur. Madeleine allait de son grand pas régulier, soutenant sa corbeille d'un bras et marquant de l'autre le rythme de sa marche. Elle était encore robuste, la lavandière, malgré sa trentaine bien sonnée, et elle ne donnait pas le moindre signe de fatigue en gravissant la côte qui menait à La Vallée-aux-Loups. Elle n'avait jamais compris pourquoi la demeure de Monsieur de Chateaubriand avait été ainsi baptisée. A-t-on idée d'appeler "Vallée" une maison perchée au sommet de la colline ? La vallée, c'était en bas, au Val d'Aulnay, là où se trouvait le lavoir ! Celui qui avait ainsi nommé cette maison n'avait pour sûr jamais grimpé là-haut avec un panier de linge sur la tête !

Les sabots de Madeleine claquaient lourdement sur les cailloux. Heureusement qu'il était ombragé, ce chemin qui allait à travers bois avant de s'élargir, en plein soleil de juin, sur l'arrière de la maison. Avec une chaleur pareille, la lessive serait bientôt sèche. Madeleine l'étalerait sur le pré, derrière les communs où elle logeait avec sa famille.

Elle montait les derniers mètres lorsque Merlin surgit de nulle part à son habitude. Il se frotta contre son jupon de coutil gris, quêtant une caresse.

— Tu vois bien que j'ai ma lessive sur la tête ! dit-elle. Je ne peux pas me baisser. Viens avec moi sur le pré, et là nous causerons.

Merlin leva vers elle son impénétrable regard d'or et la suivit. C'était un grand chat noir qu'elle avait recueilli tout petit. Elle l'avait trouvé un matin sur le seuil de son logis et il avait levé vers elle des yeux éplorés. Elle lui avait donné un bol de lait coupé d'eau et l'avait caressé en lui parlant doucement. Depuis, il ne la quittait plus, allant où elle allait, se lovant sur un banc tandis qu'elle vaquait dans la maison et se couchant à ses pieds quand elle avait par hasard le temps de s'asseoir.

— Ce n'est pas un chat, c'est un chien, disait Madeleine en riant. Il me suit partout.

Un jour que le chaton s'était installé sur l'appui de la fenêtre derrière laquelle Monsieur de Chateaubriand écrivait, celui-ci s'était exclamé :

— Mais il ressemble comme deux gouttes d'eau à ma statuette !

Monsieur de Chateaubriand avait toujours sur sa table de travail un chat d'ébène qui, hiératique, veillait sur l'œuvre du maître.

— Où avez-vous trouvé cet animal, Madeleine ? Et comment se nomme-t-il ?

Madeleine répondit qu'il était venu tout seul quelque temps auparavant et qu'il n'avait pas encore de nom.

— Dans ce cas, décréta Chateaubriand, nous l'appellerons Merlin, comme l'Enchanteur.

Madeleine n'avait jamais entendu parler de l'Enchanteur Merlin. Elle ignorait également que Chateaubriand lui-même était surnommé "L'Enchanteur" par ses admirateurs, et surtout ses admiratrices, mais le nom de Merlin lui plut: il chantait doux comme un câlin. Elle adopta le nom comme elle avait adopté le chat. Et, en grandissant, Merlin devint l'exacte réplique de la statuette .

D'où Monsieur de Chateaubriand tenait-il cette statuette? Madeleine l'apprit un jour qu'elle arrachait de l'herbe pour ses lapins et que, tapi non loin d'elle, Merlin guettait un oiseau niché dans un buisson. Monsieur de Chateaubriand faisait admirer ses nouvelles plantations à un visiteur et les deux hommes s'étaient arrêtés devant un jeune catalpa, arbre rare qui venait d'Amérique. Madeleine ne s'intéressait guère à la botanique, mais elle avait tendu l'oreille lorsque la conversation avait dévié et que son maître avait dit, observant Merlin toujours à l'affût:

— Voyez ce chat. Il est parfaitement immobile, et pourtant quelle souplesse et quelle volupté se dégagent de lui! J'ai toujours aimé les chats. Une vieille coutume celte voulait que, lors de la construction d'une tour, on y emmurât un enfant né sans père, après l'avoir occis, afin que son sang fortifiât l'ouvrage. Plus tard, on remplaça l'enfant mort par un chat vivant. J'ai passé ma jeunesse en Bretagne, au Château de Combourg qui est une ancienne forteresse. Eh bien! quand mon père a fait percer une porte dans une des tours, on y a trouvé un chat quasiment fossilisé. Jamais je n'ai vu squelette si

vivant : les mâchoires semblaient prêtes à mordre, les griffes à écharper. Manifestement, la pauvre bête était folle d'angoisse. Nous avions aussi à Combourg un fantôme à la jambe de bois, toujours accompagné d'un chat. Le chat d'ébène aux yeux de jade qui trône sur ma table se trouvait autrefois dans un coin d'ombre de la grande salle de Combourg ; il me fascinait. Pendant les soirées d'hiver, les flammes du foyer se reflétaient dans ses yeux, les animaient. Curieusement cet animal m'inspirait de la sympathie, il me semblait qu'il comprenait et partageait ma solitude. A la mort de mon père, j'ai demandé à conserver la statuette ; ce fut d'ailleurs l'essentiel de mon héritage !

Monsieur de Chateaubriand s'était tu ; il observait Merlin, toujours immobile auprès du buisson.

— Il me semble que cette statuette possède un pouvoir magique. Quand je ne parviens pas à bien cerner une idée, je la regarde et mes pensées s'ordonnent. Mais elle m'entraîne aussi parfois dans les abîmes du désespoir. N'est-ce pas étrange ? Elle est à la fois bénéfique et maléfique.

— Bénéfique et maléfique ! s'était étonné le visiteur. Cela ne se peut !

— Détrompez-vous, avait répliqué Chateaubriand avec sérieux. Cela se peut fort bien. Tout au moins en Bretagne. Il n'est que de lire la légende de la Table Ronde.

— Je ne l'ai point lue, avoua le visiteur.

— Vous avez cependant entendu parler de l'Enchanteur Merlin ?

— Vaguement, mais le seul Enchanteur que je connaisse vraiment, c'est vous !

Monsieur de Chateaubriand eut l'air satisfait du compliment, et continua :

— Merlin était fils d'une vierge, bonne et pure, que le diable séduisit. L'enfant hérita le pouvoir diabolique de son père mais, de par la vertu du baptême et l'amour de sa mère, il en fit le meilleur usage en le mettant au service du Roi Arthur.

Madeleine ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait une mémoire auditive infallible et elle avait pu restituer la conversation à son

jardinier de mari. Celui-ci en avait conçu un grand respect pour le chat Merlin et il grondait ses enfants lorsqu'ils le faisaient enrager.

Madeleine héla Jacqueline, sa fille aînée âgée de quinze ans, pour l'aider à étendre la lessive. Elles revenaient toutes deux vers les communs, tenant chacune une anse de la corbeille et la balançant à bout de bras lorsqu'elle entendirent la voiture de Monsieur de Chateaubriand monter péniblement la côte et s'arrêter devant la maison. C'était un vieux cabriolet de poste qu'il avait acheté récemment et qui permettait de rejoindre à Sceaux la diligence de Paris. Benjamin, le mari de Madeleine, cumulait les fonctions de jardinier et de cocher. Il était allé chercher son maître qui revenait de la capitale.

Madame de Chateaubriand sortit de la maison pour accueillir son mari. Petite, malade et fluette, le visage variolé, elle aurait pu paraître anodine, n'eût été la vivacité du regard et la courbe ironique de la bouche: Madame de Chateaubriand avait de l'esprit, plus peut-être que son mari au génie théâtral et passionné.

Benjamin claqua de la langue du haut de son siège et fit prendre au cheval la direction de l'écurie. Pendant qu'il détélaît, Madeleine s'affairait dans sa cuisine. Elle avait ranimé le feu sous le chaudron d'où émanait l'appétissante odeur d'un ragoût de légumes agrémenté d'un reste de lapin. Monsieur de Chateaubriand était un bon maître, qui permettait à son jardinier de nourrir sa famille avec les légumes du potager. Madame de Chateaubriand aurait été plus regardante, mais son mari affectionnait tout particulièrement Benjamin qui partageait sa passion pour l'arboriculture. Benjamin aimait les arbres de Monsieur de Chateaubriand et, partant, Monsieur de Chateaubriand aimait Benjamin.

Lorsque Benjamin eut pris place à la table familiale, Madeleine décrocha une louche et entreprit de remplir la pile d'écuelles posée sur la pierre du foyer. Jacqueline tendit la première assiettée fumante à son père et servit ensuite les enfants. Madeleine s'attabla la dernière et pendant de longues minutes on n'entendit plus que le raclement des cuillers de bois et le gargouillis du ragoût dans les

gosiers. Puis Benjamin se versa un verre de piquette et, s'accoudant à la table, dit à sa femme :

— J'ai rencontré un étranger à l'auberge pendant que j'attendais Monsieur au relais de poste. Il m'a posé des questions.

— Des questions? Quelles questions?

— Il m'a demandé si ma sœur avait épousé un Alsacien.

— Mais pourquoi t'a-t-il demandé cela?

— Je ne sais pas.

— Il t'a posé d'autres questions?

— Oui. Il m'a demandé si elle s'appelait Annette.

— Mais c'est vrai que tu as une sœur qui s'appelle Annette!

Comment peut-il le savoir?

— Je ne sais pas, répéta Benjamin perplexe.

— Il t'a demandé autre chose?

— Il m'a aussi demandé si elle avait des enfants, et combien, et leurs âges.

— Et tu as répondu quoi?

— La vérité.

— Quelle vérité?

— Que je ne savais pas combien elle avait d'enfants, ni leurs âges.

Madeleine opina du bonnet.

— C'est une bonne vérité, dit-elle.

Benjamin ignorait qu'il y eût de bonnes et de mauvaises vérités, mais puisque sa femme disait que cette vérité-là était bonne, c'était sûrement vrai.

— Il faudrait peut-être que j'en parle à Monsieur?

Madeleine hésita.

— Peut-être, mais attends un peu. Laisse-moi réfléchir.

Elle n'eut pas à réfléchir longtemps car, dès le lendemain, un homme vêtu comme un bourgeois d'une culotte et d'une veste de drap gris, portant des bas noirs et des souliers à boucles, arriva à la Vallée-aux-Loups et, dédaignant la grande maison, se dirigea vers les communs. Madeleine repassait le linge lavé la veille et elle avait laissé ouverte la porte de la salle qui donnait sur la cour. Elle venait

de remplir son fer de braises lorsque l'homme parut sur le seuil. Elle le regarda, interdite, son fer à la main; à part les autres domestiques de la maison, elle ne recevait guère de visites et, de plus, elle n'avait jamais vu cet homme.

— Pardonnez-moi de vous déranger, Madame, dit-il en soulevant son chapeau, je cherche Benjamin, le jardinier.

— C'est mon mari, répondit Madeleine avec défiance. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Je voudrais lui parler, fit l'homme avec un bon sourire.

Madeleine fut désarmée par ce sourire. Elle posa le fer sur sa plaque et expliqua avec plus d'amabilité :

— Il est occupé dans le parc avec le maître. Ils plantent des arbres.

— Monsieur de Chateaubriand plante des arbres? fit l'homme apparemment surpris.

— Pourquoi ne planterait-il pas d'arbres? rétorqua Madeleine.

— Et quand aura-t-il fini?

— Jamais, répondit Madeleine catégoriquement. Ils n'auront jamais fini de planter des arbres.

Elle saisit son fer avec détermination et reprit son repassage.

L'homme se taisait, immobile sur le pas de la porte. Madeleine l'observa à la dérobée. Il était de taille moyenne mais tout en lui était puissant: la large carrure, les jambes musculeuses et le visage taillé à coups de serpe où les sourcils formaient une ligne broussailleuse. Ce qui la frappa surtout, ce fut la douceur inattendue du regard brun. Elle se sentit un peu honteuse de sa brusquerie devant une telle force tranquille et propos :

— Asseyez-vous donc en l'attendant. Il ne va pas tarder. C'est l'heure où le maître va boire son thé, alors Benjamin viendra aussi se rafraîchir.

— Je m'appelle Canone, dit l'homme en ôtant son chapeau, et il prit la chaise que Madeleine lui indiquait de la pointe de son fer.

Madeleine poursuivit son travail en silence, passant et repassant son instrument sur le linge et des suppositions dans sa tête :

— Qu'est-ce qu'il lui veut donc à Benjamin? Il faut que j'y veille. Ce doit être l'homme que Benjamin a rencontré hier. Il ne faut pas

que je les laisse seuls; il faut que je reste là. Mais je ne peux pas non plus lui demander pourquoi il est venu. Ce ne serait pas convenable.

Canone avait posé son chapeau sur sa cuisse et attendait, les yeux fixés droit devant lui sur une jatte de terre cuite remplie de cerises.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes sans mot dire. Le temps semblait suspendu au-dessus d'eux comme l'ombre du lilas sur le puits.

— Vous prendrez bien des cerises? proposa Madeleine pour rompre le silence qui devenait pesant.

— Volontiers. Elles ont l'air si bonnes.

Canone prit trois cerises, les mangea et cracha les noyaux dans le creux de sa main, puis il se leva et alla les jeter dans l'âtre.

— Vous avez des enfants? demanda-t-il.

La méfiance reprit Madeleine : mais qu'est-ce qu'il veut celui-là? Et en quoi cela le regarde-t-il si j'ai des enfants et si la sœur de Benjamin a des enfants? C'est donc une idée fixe?

Finalement, elle pensa qu'elle ne risquait rien à donner ce renseignement.

— Oui, trois.

— C'est un bon nombre, dit Canone avec conviction, ni trop, ni trop peu. Quel âge ont-ils?

Madeleine était fière de ses enfants:

— L'aînée, c'est Jacqueline, elle a quinze ans et elle travaille à la cuisine chez les maîtres. Après, il y a Quentin, il a dix ans et il garde les moutons, et puis il y a Jeannot qui a deux ans et qui dort à côté.

Elle ajouta, parce qu'une femme reste mère, même pour les enfants qu'elle n'a plus:

— J'en aurais eu trois autres, mais le Bon Dieu me les a repris.

— Peut-être, dit Canone d'un air pensif, peut-être qu'il vous en donnera encore un.

Madeleine allait répondre qu'elle en avait suffisamment comme cela, lorsque Benjamin entra.

— Monsieur Canone est venu te parler, dit Madeleine.

— Ah ! fit Benjamin en observant attentivement le visiteur. C'est vous que j'ai vu hier à l'auberge.

— C'est bien moi, confirma Canone en se levant. J'ai à vous parler.

— Alors, je vous écoute, dit Benjamin avec bonhomie en s'asseyant sur un banc.

Canone reprit sa chaise et précisa :

— C'est une affaire confidentielle.

Benjamin ne voulut pas montrer devant un étranger que c'était sa femme qui commandait à la maison, aussi déclara-t-il avec suffisance :

— Vous pouvez parler devant ma femme.

Madeleine plaqua avec force son fer sur la pièce de linge, attendant la réponse de Canone.

— Tant mieux, dit celui-ci, parce que c'est surtout elle que cela concerne.

Madeleine soupira et leva son fer; il était temps, la toile commençait à roussir.

— Ah ! dit de nouveau Benjamin.

— Hier à l'auberge, continua Canone, je vous ai posé des questions parce que je voulais être sûr que vous étiez bien l'homme que je cherchais.

— Et pourquoi me cherchiez-vous?

— Parce que votre sœur Annette a un enfant en nourrice et que cet enfant, il faudrait que vous le preniez chez vous.

— Le prendre chez nous! s'écria Madeleine, et pourquoi le prendrait-on chez nous? Vous croyez que je n'ai pas assez à faire ?

Canone se tourna vers elle :

— C'est pour cela que je disais tout à l'heure que vous seriez intéressée par la conversation.

— Pour sûr que je suis intéressée! Et d'abord il me faudrait des explications!

— Ne sois donc pas si vive, intervint Benjamin conciliant. Monsieur Canone va nous les donner, ces explications. C'est pour cela qu'il est venu.

Il se dirigea vers le vaisselier, prit deux gobelets et un cruchon qu'il posa sur la table.

— Vous boirez bien quelque chose? proposa-t-il.

— Ce n'est pas de refus.

Les deux hommes vidèrent leurs gobelets en silence. Puis Canone dit :

— Il y a cinq ans, votre sœur a pris un enfant en nourrice. Personne n'est venu le rechercher depuis, mais maintenant sa vie est en danger.

— En danger, répéta Benjamin, et pourquoi?

Canone eut un geste évasif :

— C'est une affaire compliquée.

— On ne prend pas un enfant comme cela sans rien en connaître, fit remarquer Madeleine.

— Votre parente vous expliquera tout ce qu'elle sait si vous acceptez.

— Non, dit résolument Madeleine, il faut nous en dire plus dès maintenant. Pour qu'on puisse décider.

— Bien, dit Canone. En un sens vous avez raison. Mais je ne sais pas grand-chose moi-même, sinon que c'est un secret d'état.

— Un secret d'état, répéta Benjamin d'un air entendu.

Madeleine regarda son mari et comprit immédiatement qu'elle n'aurait aucune aide de son côté. Pas plus qu'elle, il ne savait ce qu'était un secret d'état mais son amour-propre lui interdisait d'en demander la définition. Madeleine avait le sens de l'essentiel, et l'essentiel était ailleurs : "Il ment, pensa-t-elle, il sait beaucoup de choses et ne veut pas les dire, alors il emploie des mots compliqués qu'on ne peut pas comprendre. "

— Et Annette, elle le connaît ce secret d'état? demanda-t-elle d'un air finaud.

Canone se tourna vers elle :

— Oui, je crois que oui... puisqu'elle a gardé l'enfant en nourrice.

Madeleine nota l'hésitation de la réponse, mais aussi la franchise et surtout l'imploration inattendue du regard dans une enveloppe aussi virile. C'est ce regard qui l'amena à demander encore :

— Et qui pourvoira à la dépense?

— Pour cela, ne vous inquiétez pas. Vous serez payée d'avance, et largement.

— C'est Annette qui vous a parlé de nous?

Et là Canone répondit sans hésitation aucune :

— Oui, c'est elle.

— Alors, dit Madeleine, si tu es d'accord Benjamin, nous le prendrons cet enfant.

— Je suis d'accord, dit Benjamin.

Canone eut la certitude que Benjamin était toujours d'accord sur les décisions de sa femme et que ce serait avec elle qu'il lui faudrait compter.